

Émulation ou compétition

Apprenons à jouer collectif

Amandine Gay



Amandine Gay est réalisatrice, productrice, autrice, activiste, et conférencière à propos de l'afrofémisme, des industries culturelles, de l'intersectionnalité ou de l'adoption. Après, *Ouvrir la voix* [2027] – son premier film autoproduit et auto-distribué qui donne la parole à vingt-quatre femmes afro-descendantes francophones – elle réalise un second documentaire, *Une histoire à soi* [2021]. Ce film d'archives sur l'adoption internationale du point de vue de 5 personnes adoptées, aujourd'hui adultes. En 2018, elle fonde le « Mois des adopté·es », une série d'événements se déroulant tous les ans au mois de Novembre entre la France, la Suisse, la Belgique et le Québec afin de permettre aux personnes adoptées de se réapproprier la narration. En 2021, elle publie son premier ouvrage *Une poupée en chocolat*, un essai autobiographique sur l'adoption [aux éditions La Découverte en France et Remue-Ménage au Québec]. En 2022, elle se réinstalle à Montréal où elle fonde une boîte de production 100% noire: Caïssa Productions.

Extrait du texte publié le 13 juin 2015, sur le blog d'Amandine Gay *badassafrofem*, avec quelques notes supplémentaires qui ont été ajouté en 2024 par l'autrice dans le cadre de la traduction en anglais de ce texte pour la publication du collectif *Wages For Wages Against How Artists Are Chosen?*
Texte complet en français disponible ici: <https://badassafrofem.wordpress.com/2015/06/13/emulation-ou-competition-apprenons-a-jouer-collectif/>

Émulation ou compétition

Apprenons à jouer collectif

Amandine Gay

Je réalisais il y a peu que je m'étais de nouveau laissée aller à un de mes vieux travers : le goût de la compétition. Il faut dire que pendant longtemps, c'est un désir revancharde qui m'a animée et sauvée de la dépression. Je voulais prouver que les enfants adopté·e·s ne devenaient pas tous des cas sociaux, je voulais devenir l'opposé de mon frère et j'entrepris donc de réussir partout où il avait abandonné : la musique, le sport, les études. Je voulais prouver que les Noir·es n'étaient pas moins intelligent·e·s, au contraire, et être toujours la plus érudite et en tête de classe. Cette obsession de la revanche et de l'excellence m'a d'abord portée : j'ai pu sortir de ma campagne quand j'ai été « détectée » vers 12 ans et que je suis partie jouer au Bron Basket Club [BBC], enfin, la ville et la rencontre avec la NoirAbie.¹

Comprenant que je n'excellerai jamais en musique, j'abandonnai cette potentielle carrière au profit du basket, non sans avoir passé six années à pratiquer le solfège, puis trois années le cornet à pistons. Quant à l'école, je connus la consécration à 17 ans : aussitôt le bac en poche, j'entrai à Sciences-Po Lyon. À cette époque, je jouais encore en Nationale 3, toujours au BBC et je découvris brutalement le côté obscur d'une vie basée sur la compétition : je ne faisais rien pour moi. Mon seul moteur était : déjouer les stéréotypes ! Ayant alors atteint la plupart de mes ambitions d'enfance, je me retrouvais complètement démunie.

1 Puisque nous sommes souvent réduit·es à un groupe homogène, d'origines incontrôlées venant de là-bas, au loin, sous les cocotiers, nous avons commencé avec des ami·es noir·es et maghrébin·es à nous inventer un État qui nous appartiendrait, la NoirAbie. C'est aussi une façon de rappeler que nombre d'enfants issu·es de l'immigration post-coloniale sont issu·es de métissages entre la Caraïbe et toute l'Afrique [y compris du Nord donc]. Bron est une ville de banlieue lyonnaise avec une forte population maghrébine et noire, mon changement d'équipe de basket a donc signifié la fin de ma vie sociale de villageoise ayant grandi en contexte quasi exclusivement blanc.

Je ne savais ni ce que j'aimais vraiment, ni qui je voulais devenir. J'avais passé tellement de temps à [me] prouver ma valeur que je n'avais jamais songé à mes goûts et aspirations profondes. Peu après, devenue majeure, j'accédais enfin à mon dossier à la DDASS², ce qui acheva de me retourner le cerveau. Je réalisais que toutes mes connaissances, ma détermination et mon acharnement à dominer et transformer mon corps ne seraient jamais des distractions suffisantes. Comme toutes les autres enfants nées sous X avant moi, j'avais le cœur brisé.



Marianne Jean-Baptiste (dans *Secrets & Lies*, 1996)

Et malgré tous mes efforts pour [me] prouver que j'étais différente, je pétais les plombs. J'arrêtai le basket en compétition, me rasai la tête, entrais dans une longue période fêtarde à tendance autodestructrice, j'en passe et des pires. Commençait ainsi un long chemin de désapprentissage de ce qui m'avait d'abord aidée et finissait par me bouffer de l'intérieur : l'esprit de revanche et de compétition. Si je suis aujourd'hui capable de le formuler clairement, c'est certes grâce aux séances chez le psy mais aussi grâce à une vidéo d'une conférence d'Albert Jacquard³. Vous l'aviez pas vue venir celle-là, hein ?! Mon non plus, j'avoue. Dans cette conférence sur l'enseignement scientifique à l'école que je découvris en allant voir jouer un pote au théâtre, Albert Jacquard explique la différence entre l'émulation et la compétition et ce fut une des grandes épiphanies de ma vie.

2 La direction départementale des affaires sanitaires et sociales est un organisme de l'État français, dissout en 2010, qui gérait notamment l'aide sociale à l'enfance et les personnes nées sous le secret.

3 Chercheur, biologiste, ingénieur et philosophe français.

« La compétition c'est rencontrer l'autre en ayant le désir de l'emporter sur lui, l'émulation c'est rencontrer l'autre en se disant, y'a des choses qu'il fait mieux que moi, et bien je vais lui demander de m'aider à les faire mieux que moi. C'est ça qui permet de s'améliorer soi-même. »

Cette notion de rencontre plutôt que de domination de l'autre a changé ma vie. Par exemple, dans le monde militant, les discussions visent plus souvent à convaincre qu'à faire évoluer notre propre façon de penser. Il s'agit de prouver au camp opposé que l'on a raison. Plutôt que d'écouter ce que les autres ont à dire ou voir comment cela peut nourrir notre pensée, on cherche avant tout à les dominer. On patiente jusqu'à notre tour de parole en préparant une réponse dont on espère qu'elle va clore le débat, ce qui est tout, sauf une rencontre. Et c'est une des raisons pour lesquelles je me suis tournée vers l'écriture et l'art en général. Mon travail artistique est politique en ce sens qu'il questionne la vie de la cité et qu'il me permet d'afficher ma subjectivité.

Mais ça reste une proposition, j'offre mes opinions, on n'est pas obligé·e·s d'adhérer. Ce qui me plaît le plus dans l'art c'est la place laissée à l'interprétation, à la discussion et surtout au temps long. En ce qui me concerne, il est rare que j'aie des révélations soudaines.



Epiphanie

[Wee-bay in *The Wire*, "The Hunt," season 1, episode 11, 2002]

La plupart des opinions que je me suis forgées sont la conjonction de films, conférences, pièces de théâtre, discussions avec des ami·e·s,

morceaux de musique, visites d'expos, voyages, etc. Et un jour, toutes ces expériences et bribes de réflexions s'agglomèrent, me permettant ainsi de me faire ma propre opinion. C'est finalement ce à quoi j'aspire aujourd'hui : faire partie des multiples clics qui mènent au dé clic. Une œuvre n'a qu'une puissance de suggestion, c'est à la personne qui la reçoit de décider ce qu'elle en fait et c'est le type de rapports que je préfère désormais entretenir avec autrui.

Si j'écris tout ceci aujourd'hui c'est que j'ai réalisé il y a peu que la précarité des conditions de réalisations d'*Ouvrir la voix* m'a amené à retomber dans mes vieux travers. Car le goût de la compétition, c'est finalement l'expression d'une insécurité : la peur de ne pas y arriver, de ne pas être assez douée, de se voir dépossédée de son travail/de ses idées. Ces insécurités sont souvent fondées. J'ai été victime de plagiat concernant mon film ou des textes et j'ai connu les tentatives d'OPA sur un scénario par une boîte de prod plus dotée en fonds et en avocats que moi. Mais souvent (et c'est aussi mon cas), c'est le stress et l'angoisse de ne pas y arriver soi-même qui nous pousse à nous sentir menacé·e·s par le travail de nos consoeurs. Je pense que cette insécurité est renforcée par l'intériorisation de l'image du ou de la « Noir·e d'exception ».



THERE CAN BE ONLY ONE
[*Highlander II: The Quickening*, 1991]

Nous apprenons dès le plus jeune âge qu'il n'y aura pas de place pour tout le monde, un « Harry Roselmack », une « Audrey Pulvar », une « Aïssa Maïga », une « Christiane Taubira »... Bref dans tous les domaines, un·e

Noir·e peut arriver à contourner le plafond de verre, mais pas plus, sinon ça devient communautaire ou « ghetto ». À titre personnel, je fus « la Noire » de ma promo à Sciences-Po Lyon, « la première Noire » de l'équipe d'agents d'accueil de l'Auditorium de Lyon – qui engageaient pour la 1ère fois une Noire et un Arabe après s'être faits taper sur les doigts pour leur manque de diversitayyy –, « la première serveuse noire » d'une brasserie chic dans le Marais, etc., etc.

Nous apprenons donc la concurrence intra-communautaire dès le plus jeune âge, si tu veux être « la Noire » de la boîte/école/série télé, évite d'être solidaire des autres Noir·e·s qui pourraient te piquer la seule place allouée à votre groupe. Pire encore, nous sommes si aliéné·e·s qu'une fois la porte franchie, nous la refermons derrière nous, entraînant ainsi notre disparition programmée. Le principe même de la/le Noir·e d'exception, c'est qu'à la minute où vous êtes coopté·e par le monde blanc et acceptez de couper les ponts avec la communauté noire, vous êtes mis·e en position d'extrême précarité : soit vous jouez le jeu de la blanchité et rejoignez le camp de ceux qui « lavent plus blanc que blanc » pour conserver votre place ; soit vous serez évincé·e dès qu'un·e nouvelle Noir·e d'exception apparaîtra sur le marché, car après vous être coupé·e de votre communauté, qui pour vous soutenir quand la blanchisserie n'est plus intéressée ?

Cette idée que faire nombre n'est pas une force mais une menace est au cœur de ce qui empêche la communauté noire française de s'imposer dans l'espace public et politique. Qu'on s'entende bien, je ne dis pas qu'on doit tout accepter de la part de la communauté parce que nous sommes Noir·e·s. Ce que je dis c'est que nous devons réfléchir à comment nous émanciper, ensemble. Former des réseaux, des syndicats [dans le monde du ciné/spectacle par exemple], créer des coalitions qui nous permettent d'avoir voix au chapitre, pas parce qu'on est la dernière saveur exotique du moment, mais parce qu'on fait partie du paysage politique et qu'on possède des moyens de pression [le boycott par exemple, qui n'a d'intérêt que s'il est largement suivi].



Fatou Diome

Et c'est cette dimension de responsabilité vis-à-vis de la communauté que je souhaite remettre à l'ordre du jour chez les Noir·e·s qui ont du pouvoir, même minime, à commencer par moi. Il est des pratiques qui doivent cesser et d'autres dont on peut s'inspirer [car si je n'idolâtre pas les Etats-Unis, je dois reconnaître que les pratiques de solidarité intra-communautaire ont fait leur preuve chez les Afro-américain·e·s]. Voici la liste de règles que je me suis fixées : elle est non-exhaustive, va évoluer tout au long de ma vie et peut être adaptée en fonction des activités de chacun·es :

1) Je ne participe pas à la précarisation de ma communauté

Ce qui signifie que lorsqu'on atteint un certain degré d'autonomie financière et de confort dans sa vie [ce qui sera bientôt mon cas, je l'espère] : on ne file pas des stages non-rémunérés aux sistas et aux bros ; on ne fait pas des événements à des prix d'entrée excluants, etc. Par exemple, pour mon film⁴ qui est fait en mode pirate, je n'ai sollicité que des personnes qui ne sont pas précaires puisque je leur demande de travailler gratuitement. J'ai fait ce choix bien qu'il me rende difficile mon deuxième principe.

⁴ *Ouvrir la voix*, film documentaire écrit et réalisé par Amandine Gay sur les femmes noires issues de l'histoire coloniale européenne en Afrique et aux Antilles, sortie en octobre 2017.

2) Je réalise des films avec une équipe paritaire et dans laquelle plus de 50% des technicien·nes, prods, etc. sont non-Blanc·he·s.

On s'en sortira ensemble et ça commence par sortir de la précarité, ensemble. À compétences égales, je favoriserai systématiquement les non-Blanc·he·s, c'est ce que j'appelle : LES QUOTAS PAR LE BAS. Quand nous avons les moyens d'enrayer la discrimination à l'embauche, c'est à nous de donner la priorité aux nôtres.

3) Je demande à être interviewée par des journalistes non-Blanc·he·s

Toujours le même principe: faire travailler les membres de ma communauté ET confronter les rédactions à la blanchité de leurs équipes. LES QUOTAS PAR LE BAS.

4) Je ne m'attribue pas et/ou ne participe pas à l'invisibilisation du travail des membres de ma communauté

Les bloggeuses, militant·es, chercheur·es, journalistes, non-Blanc·he·s, se font régulièrement voler leurs travaux et/ou exploiter. Donc quand j'écris un papier pour lequel je suis rémunérée et même pour mon blog, je prends soin de vérifier avant de publier si d'autres n'ont pas déjà abordé ces questions. Ainsi je peux les citer et contribuer à la visibilisation et reconnaissance de leur travail. NOUS DEVONS CÉLÉBRER ET RELAYER LE TRAVAIL DES NÔTRES.

RAPPEL: Il y a de la place pour tout le monde et chacun de nos points de vue sont uniques, plus nous sommes nombreux·ses à aborder les mêmes sujets, mieux c'est !!!

5) Lorsque je suis invitée à prendre la parole, j'incruste d'autres non-Blanc·he·s

Quand on me contacte pour un événement, j'essaie d'incruster le plus de personnes concernées possibles dans le panel. Pas seulement parce que c'est plus cool d'intervenir avec des potes. Mais surtout pour empêcher la perpétuation du mythe de la Noire d'exception et dans mon cas, ne

pas devenir « le visage de l'Afrofémisme » car les médias mainstream adorent réduire un combat collectif à des individualités.

6) Lorsque je suis invitée à prendre la parole et que je ne peux pas participer: JE FILE LE PLAN À D'AUTRES PERSONNES CAPABLES D'INTERVENIR.

Même argument que précédemment.

7) I am my sister's keeper

Lorsque je suis invitée à prendre la parole, avec des plus jeunes/ inexpérimenté-es dans la prise de parole publique, je m'assure qu'elles ne se fassent pas arnaquer. Le défraiement [transport et bouffe] doit être compté. Une conférence se prépare, c'est un travail, et tout travail mérite salaire, donc les interventions gratuites ne sont pas un dû et demander à être rémunéré-e n'est pas une incongruité, c'est NORMAL.

8) FUCK YOU, PAY ME

Je ne suis pas en quête de validation par le monde blanc, je ne suis pas Saint François d'Assises, bref, je ne travaille pas gratuitement : vous avez déjà accès à mon blog, mes articles sur Slate, mon FB, mon Twitter et bientôt mon film. Tout ça c'est déjà CADEAU. Ce n'est pas en me tapant dans le dos ou en m'envoyant des MP pour que je vous explique la vie que vous m'aidez. C'est en faisant votre part du boulot, en soutenant et diffusant mon travail et surtout en ne me demandant pas de travailler gratos pour vous.

Voici les quelques principes de base que je m'efforce de suivre car comme le dit le proverbe « Tout seul on va plus vite, ensemble on va plus loin ».

